

FREUD OU PUFREUD ?

par
PIERRE SABOURIN, PSYCHIATRE-PSYCHANALYSTE.

En gestation -laborieuse ô combien- depuis un quart de siècle, les œuvres complètes de Freud en français commencent à paraître ce mois-ci, aux éditions les PUF. La publicité paradoxale affirme avec insistance :

"Si vous avez lu Freud, vous n'avez jamais lu Freud".
"Le sens des mots l'emporte sur le poids des choses".
"La langue métaphorique (Bildersprache) est la meilleure traduction de la plasticité du psychisme".

Comme c'est curieux! Ou bien encore cette page dans "Le Monde" du 3/5 qui évoque les "ambitions scientifiques de l'unité terminologique...".

En effet, Freud est toujours nouveau: sa recherche de clarté, dans un tissu d'articulations complexes, est exemplaire; toujours un questionnement abstrait, la plus grande honnêteté vis-à-vis de lui-même... c'est rafraichissant pendant ces périodes démagogiques.

- Mais connais-tu le pays où fleurit la D.Z. ?
- La *Dropping Zone* pour un Freud parachuté sur un terroir de Bourgogne ?
- Mais non, pas la D.Z. ... La *DESAIDE*, voyons, nouvelle traduction poétique de la célèbre *HILFLOSIGKEIT*, la détresse du nourrisson... Le verbe "*désaidier*" aurait-il existé en vieux français qu'il n'est plus dans mon Littré en quatre volumes... Mais ce n'est pas un néologisme, c'est une "réhabilitation"!

Merci donc aux traducteurs de ce premier tome, le XIII, pour le plaisir ainsi renouvelé à lire ces grands textes de Freud (1914-1915) malgré tout mal connus (*l'Homme aux Loups*, *l'Inconscient*, etc.), mais ici dans une version bien étrange... Je n'ose pas évoquer une inquiétante étrangeté... Ce mot-là lui aussi, "*l'Unheimlichkeit*", subira certainement un traitement original. Attendons les prochains tomes de ce *PU-FREUD* pour connaître les codes et les clés, les mots désuets et les inventions post-modernes, les contresens, et les aplatissements que cette rigueur impose à cette édition critique, ce supposé "Strachey collectif"...

Pour fabriquer une *NOVLANGUE* comme aurait pu l'écrire Orwell en 1948 (1984) il faut au moins deux responsables en terminologie.

De surprise en suspens il semble donc s'agir d'un alignement sinon d'une normalisation universitaire; ce n'est pas encore parfait, le contexte décide encore de l'emploi du mot; mais cherchez bien dans ce beau volume :

- plus de "frustration" mais du "*refusement*" (absent du Littré) mais ça fait sens tout de même.
- plus d'"éphémère" ni de "fugitivité", mais de la "*passagèreté*" (le Littré précise qu'il s'agit de la migration des oiseaux sauvages d'un pays à l'autre); une erreur s'est glissée à ce propos dans l'article d'Elisabeth Roudinesco (Libération du 14 avril), la formule nouvelle est bien "passagèreté" (page 321) et non pas "passagère condition".

- presque plus de psychique, mais de "*animique*", qui, à l'Index devra être déduit car absent: c'est l'"*animisme*" par contre, qui est bien là avec son sens classique... C'est dire si les problèmes de l'âme vont devenir pneumatiques... et si les glissements de sens vont pouvoir se développer et venir embrouiller un uni-

vers qui n'avait vraiment pas besoin de ça. La *PUBFREUD* n'hésitant pas à évoquer un malheureux traducteur de Platon condamné à mort à Paris au XVI^e siècle, car mettant en question l'immortalité de l'âme.

Tout comme le problème du désir et de sa théorie vont rebondir par ce parti-pris de "francisation" qui cherche aussi une "*germanité originelle du texte*", comme Mme. Roudinesco le développe savamment en historienne dans l'article déjà cité, mais attention aux équivoques maintenant démultipliées : par exemple "*la désirance*" c'est "Sehnsucht", ce n'est pas du désir comme on pourrait le croire, la nostalgie ne sera plus jamais ce qu'elle était.

D'autres inventions sont moins discutables :

- le "souvenir-écran" est devenu "*souvenir de couverture*", mais là c'est le texte allemand qui impose sa forme;

- la "forclusion" est à nouveau devenue "*le rejet*", ce n'est plus lacanien mais c'est clair; c'était déjà une invention de Pichon et Damourrette, son oncle.

D'autres enfin font penser à des poèmes Mallarméens, par exemple les "substitutions" sont devenues des "*vicarances*", ce qui est limpide quand on a une éducation cléricale;

"*CONSIDERATIONS ACTUELLES SUR LA GUERRE ET LA MORT*", titre classique et simple, qui pourrait se transformer, pour faire du neuf à tout prix, en "*ACTUALITES SUR*", mais non, il faudra lire : "*ACTUELLES SUR LA GUERRE ET LA MORT*".

Que c'est beau, on dirait une publicité!

Tous ces efforts pavés de bonnes intentions ne seraient-ils pas "*frustranés*", oh pardon... inutiles?

Vous trouverez aussi "*SURMONTEMENT*", qui existait au XVI^e siècle; "*APPRETAGE*" (dans Le Robert "manière d'agir ou de s'exprimer affectée"); avec aussi "*INQUIETANCE*", "*UN RETRO-FANTASIER*", et la "*FANTAISIE*" pour le fantôme, comme si celui-ci était déjà tombé en désuétude : cette vitesse de transformation est proprement sidérale; quelle accélération du vocabulaire!

Maintenant que ce tome XIII vient d'être livré sur le marché, va t'on pouvoir utiliser en langue française ces textes-là pour étudier, relire et travailler comme il se doit les œuvres de Freud ? C'est la question première, soutenue par deux articles de la grande presse : "Le Monde" du 15//4, Roland Jaccard : "*les habits neufs du Dr. Sigmund*"; et "Le Nouvel Observateur" du 22/4, Catherine David : "*Sigmund détourné*". Contrairement à ces deux titres, en aucun cas il ne s'agit de Sigmund ici familièrement désigné comme si l'on s'inquiétait de l'enfance de Freud, de sa singularité, de sa subjectivité. Au contraire, avec ces nouvelles traductions il ne s'agit pas de Sigmund Freud, il s'agit d'un déguisement de son texte, d'une variante en langue romane, d'une *Novlangue* qui chercherait à innover par des pseudo-trouvailles dans le trésor caché de la langue, mais d'une langue morte qui chercherait à s'imposer : faire un "*français freudien*"... "*sans enjoliver le texte français*", comme le précise André Bourguignon interviewé dans Libé.

Est-ce rendre service au lecteur français que de l'induire ainsi ? Car il y a bien détournement, non pas de Sigmund, mais de l'étudiant francophone qui s'aventurerait à lire Freud pour la première fois dans ces œuvres complètes-là. Sigmund Freud ne se détourne pas de cette façon, mais en caviardant ses textes; c'est un autre débat, d'ailleurs plus important que celui-ci, et qui touche surtout sa correspondance et l'action puritaine de ses éditeurs en ce qui concerne les détails scabreux que Freud osait raconter à son ami Fliess.

Depuis la dernière version anglaise de ces lettres Freud-Fliess on accède enfin à des textes complets.

Ici nous sommes en présence d'une cuvée nouvelle des textes classiques de Freud, traduits avec un souci considérable d'exactitude, une précision littéraire sinon letriste. Contrairement à la tradition Heideggerienne et Lacanienne, il ne s'agit pas de néologismes à proprement parler, mais de vrais *barbarismes*. C'est à dire que l'on ne joue pas avec la langue pour restituer du sens, mais on attaque la langue pour expulser du sens, ou créer des zones de non-sens. Ceci dit, une exception vient confirmer cette règle redoutable, que je tiens à signaler au lecteur curieux, c'est une réussite (page 191) : une formule freudienne réputée intraduisible (Vorstellung-Repräsentanz) trouve ici une traduction qui gagne en clarté: *"représentance de représentation de la pulsion"*. C'est nouveau, les freudologues apprécieront, c'est une création utile pour saisir l'expression dont il s'agit.

Pour le plaisir de lire du Freud, on va bientôt compiler les traductions anciennes avec leur lourdeur bien de chez nous, comme celles de Jankélévitch, Marie Bonaparte, Anne Berman ou Reverchon-Jouve. Dans l'attente de l'indispensable édition bilingue, qui seule permettrait au lecteur, au besoin armé de plusieurs dictionnaires, de juger par lui-même du bien-fondé des termes employés. Car il faut attendre le prochain tome et son Index provisoire pour connaître les termes théoriques allemands et la *"doctrine des traducteurs"*... Mais dans ce tome XIII des notes allemandes en bas de page viennent gloser inutilement sur le choix par exemple de l'adjectif *"intraïtable"* pour une gouvernante *"unverträglich"*, qui aurait donc tout aussi bien pu être *"insupportable"*, patientons encore!

Freud lui-même avait écrit, en mai 1923, directement en espagnol quelques mots à Lopez-Ballesteros pour le remercier de *"la correctísima interpretación de mi pensamiento y la elegancia del estilo"* (l'interprétation la plus correcte possible de ma pensée et l'élégance du style). Il exprimait son admiration pour la maîtrise, *"précise et absolue"*, atteinte par Ballesteros alors même qu'il n'était ni médecin ni psychiatre. Ecrirait il demain la même chose à Laplanche and Co ?

Faudra-t-il un jour retraduire les traductions pour trouver à nouveau le goût de la langue vivante dans ce jardin à la française fraîchement taillé... Comme à l'époque de ce siècle où Malherbe vint, quand les linguistes et les grammairiens forgèrent artificiellement une langue écrite comme Richelieu fabriquait des villes ? Sommes-nous en train d'assister à ce qui va tuer l'oral du discours si manifeste dans le travail de Freud ?

Où est passée la fonction de la parole dans le champ du langage, pour reprendre les subtilités créatrices de Jacques Lacan ? Sommes-nous face à un *"désespéranto-psy"* soutenu par les éclairés d'une Europa 1992 ? Faut-il chercher ici les *"nouveaux fondements"* (titre d'un récent ouvrage de Jean Laplanche) dont la psychanalyse aurait eu besoin ?

Est-ce une résurrection du grammairien Pichon, genre de Janet, le *"Littre du mouvement psychanalytique"* d'avant-guerre, tel que le baptise Mme. Roudinesco (La bataille de Cent Ans, vol.1) avec son grand-oeuvre, le *"Damourrette et Pichon"*, "Des mots à la pensée, essai de grammaire de la langue française", qui dans leur programme prônent "un amour du terroir, des parlers du peuple qu'ils nomment *usances* et des manières de s'exprimer des différentes classes sociales qu'ils baptisent *parlures*" (Roudinesco, vol.1, p.311).

Nous aimerions croire en une opération poétique comme celle de Chouraqui avec la Bible :

*"Elohim forme le Glèbeux-Adam, poussière de la Glèbe-Adama,
Il insuffle en ses narines, haleine de vie,
Et c'est le Glèbeux, un être vivant"* (Genèse I, 26).

Ou bien, dans un autre univers, celui de la littérature japonaise ancienne, où le texte classique Genji Monogatari a vu ses droits pour la traduction française achetés et définitivement bloqués par un traducteur qui en a donné une version réputée illisible, même si le titre est lacanien : "le dit du Genji".

Le style, c'est l'homme, n'est-ce pas ? Lacan est vraiment mort. Les deux langues, l'allemande et la française, ne sont pas les mêmes... Ça impose même des efforts aux traducteurs, nous en savons quelque chose en participant à l'autre aventure en quoi consiste la traduction de la correspondance inédite entre Freud et Ferenczi ; si je parle ici en mon nom personnel, membre de cette équipe de traduction dite du Coq-Héron, je sais quel souci est le nôtre pour rester fidèle et juste sans tomber dans tous les pièges possibles. Pour passer d'un pays à l'autre, ne pourrait-on trouver meilleur énoncé et faire un sort meilleur à ces oiseaux très sauvages que sont les signifiants et les mots composés de la langue de Freud ? Faudra t'il avaler comme *"traduction plus vraie que les précédentes"* ces mots de passe artificiels devenus contrebandiers, comme "passagèreté", "désaide" et "animique" ? C'est sûrement une question de goût ?

Saviez-vous, enfin, histoire de finir ici avec le sourire, que :
"le refoulement proprement dit est donc un post-foulement" (page 191)..?..
Bon courage pour la bonne usance de la parlure freudique!

A vos dictionnaires!